

"La Thérapie sociale peut sauver les banlieues" [14/12/2007] - Auteur : charles

Entretien pour l'hebdo "La Vie", paru le 13 décembre 2007

"La thérapie sociale peut sauver les banlieues"

Le Grand Témoin

12.12.07 - 3250

Charles Rojzman

« La thérapie sociale peut sauver les banlieues »

Propos recueillis par Dominique Fonlupt



Il parcourt depuis vingt ans les banlieues en pétard et les pays en guerre civile pour créer les conditions d'une confrontation dans l'écoute mutuelle. Afin que chacun cesse de se considérer comme une victime et se sente responsable d'un destin commun.

Les affrontements récents entre jeunes et policiers à Villiers-le-Bel (val-d'oise), il y a une quinzaine de jours, sont une manifestation extrême de ce qui fait le quotidien de nombreux quartiers en France. Pour redéfinir les conditions du vivre ensemble, Charles Rojzman a élaboré la thérapie sociale, une méthode qui consiste à créer les conditions du dialogue entre jeunes des cités, policiers, élus, habitants, travailleurs sociaux, agents edf, qui ne se parlent pas et développent une vision paranoïaque et fantasmée des «autres». Il a affiné son approche au cours des vingt dernières années dans les banlieues françaises et américaines, et aussi dans des pays où il faut reconstruire de la confiance après une guerre civile, la Tchétchénie, le Guatemala, et bientôt le Rwanda. Il forme de nombreux professionnels à une démarche qui a fait ses preuves.

La Vie : Le mal des banlieues peut-il se traiter par une «thérapie» ?

Charles Rojzman : J'ai été psychothérapeute et j'ai compris un jour que je ne pouvais pas soigner les misères psychiques individuelles alors qu'elles sont complètement liées à l'environnement social. De même, pour sortir de la violence collective dans les banlieues, il est inutile de proposer des solutions politiques ou financières en ignorant ce qui se passe dans le cœur des gens : la colère, la haine, la paranoïa. C'est pourquoi j'ai essayé d'adapter la thérapie de groupe pour traiter des problèmes sociaux, d'abord dans les banlieues et en particulier entre des jeunes et des policiers. Chaque partie de la société vit dans son monde fermé avec ses informations, sa propagande, son idéologie et développe une vision erronée de l'autre. C'est le cas pour ces jeunes en révolte, qui sont convaincus que toute la société se situe contre eux.

En quoi votre méthode est-elle pertinente ?

C.R. : Je crée les conditions pour que le conflit puisse être exprimé et ne dégénère pas en violence. C'est un travail thérapeutique avec des individus, mais dans un objectif social et politique. Le but n'est pas de les soigner, mais de les amener à être actifs. Il est donc nécessaire de partir de leurs blocages – manque de confiance en soi, traumatismes personnels – pour réveiller en chacun le potentiel de coopération. Les participants de mes stages envoyés par les préfetures, le ministère de l'Intérieur, les collectivités locales ou par le biais d'associations qui tentent de convaincre les personnes d'y participer (habitants du quartier, jeunes) ne sont pas des volontaires bienveillants. Je crée entre eux des relations nouvelles, intimes, d'êtres humains à êtres humains. Ils

commencent par se définir comme des victimes. Mais une fois qu'ils ont exprimé leur souffrance, ils reconnaissent progressivement leur part de responsabilité. En acceptant leurs zones d'ombre, ils deviennent plus tolérants avec les autres. Chacun se met alors à parler de ses difficultés, de ses faiblesses, de sa peur. Du coup, on aborde les vrais problèmes. Il se crée alors une forme d'intelligence collective : ensemble, ils font des propositions de changement qui sont ensuite transmises aux institutions. Je veille à ce que ces dernières donnent bien une suite.

Comment renoncer au statut de victime ?

C.R. : Les jeunes qui attaquent les policiers pensent sincèrement qu'on veut les supprimer, qu'on les a parqués intentionnellement dans des quartiers pourris. Dès l'enfance, ils développent des images folles, paranoïaques du monde extérieur. Les plus agités vivent entre eux, dans la rue, dans les cages d'escalier, dans des gangs où domine le plus fort ou le plus malade. Face à eux, les adultes se sentent impuissants et cherchent des boucs émissaires. En thérapie sociale, au lieu d'accuser les autres, les participants sont amenés à considérer leurs propres responsabilités au lieu d'attendre que les autres changent. La France, l'Europe, l'Afrique, le Maghreb, dont sont originaires beaucoup des jeunes en question, sont plongés dans une crise multiforme : crise de l'autorité, du lien social, du travail, du sens. Pour chacune, il existe une réponse violente. Le fanatisme religieux répond à la crise du sens, la délinquance répond à la crise du travail et le repli sur sa tribu répond à la déliquescence du lien social. Cela ne sert à rien de s'indigner de la violence si elle représente pour les gens la seule solution. L'autre manière de résoudre les peurs, c'est la créativité, la capacité de retrouver ensemble du lien et du sens.

Cela dispense-t-il de lutter contre les discriminations, par exemple ?

C.R. : Notre société est mentalement en état de guerre civile. Une partie de la population pense que ces jeunes sont des victimes, que la violence est une réaction légitime à la violence sociale dont ils sont l'objet. Le camp adverse pense, au contraire, que le problème vient de l'identité même de ces jeunes ou de l'immigration. Certes, la discrimination est une réalité, mais une réalité complexe que chacun des deux camps simplifie. Le racisme existe, mais si le jeune se focalise dessus, il réagit de façon disproportionnée à la moindre remarque sur son travail. Le patron de PME qui a fait ce genre d'expérience ne veut plus en entendre parler. si on attend que les autres changent, qu'ils deviennent moins discriminants, on est réduit à l'impuissance.

Grand Témoin - Complément

12.12.07 - 3249

Un guérisseur blessé

Dominique Fonlupt



Né pendant la Seconde Guerre mondiale dans une famille juive qui avait fui la Pologne pour la France, Charles Rojzman raconte avoir lui-même longtemps été hanté par la peur et par la haine. Dans une étonnante bande dessinée autobiographique, la Réconciliation, il retrace, avec sa fille, Théa, ses années d'errance personnelle et familiale dans les années 1970. Théa détestait ce père «fou, absent, violent». Il voulait sauver le monde de l'horreur, elle sombrait dans le nihilisme. Le père et la fille se sont rencontrés sur le tard et aujourd'hui, ils travaillent ensemble. À ceux qu'il accompagne par la thérapie sociale, Charles Rojzman se présente comme un «guérisseur blessé», lourd du même potentiel destructeur qui peut se révéler en chacun d'entre nous. C'est l'expérience de sa propre folie et la compréhension de ses causes qui lui permettent d'avancer avec eux. Charles Rojzman connaît bien notre journal, qu'il lisait quand il était enfant. Pendant la guerre, ses parents se cachaient et l'ont confié à des paysans catholiques à Eydoche, dans l'Isère. Cette famille l'a ensuite élevé jusqu'à l'âge de dix ans, ses parents étant occupés ailleurs. «Le soir, ils me faisaient réciter une prière juive et le Notre-Père. Ces gens étaient lecteurs de La Vie catholique illustrée et ce journal reste pour moi lié à ce couple merveilleux.»